



Calamity Jane CONTRE Sylvie hôtesse de l'air (is it true good girls have more fun ?)

La méfiance se serait-elle endormie? Les sapins nous seraient-ils passés sans que nous puissions à temps donner l'alerte à nos consciences? On pourrait le croire, en visionnant les derniers chefs-d'œuvre de la cinématographie moderne. Tous les prétextes sont bons, y compris « le fait divers authentique », pour nous donner le regret de cette époque où les filles étaient élevées dans la crainte de perdre prématurément leur vertu, avant de pouvoir la monnayer plus ou moins chèrement, mais sûrement, contre une alliance qui leur assurait le pain quotidien. On peut bien se pencher avec mélancolie, quand on est un garçon, sur l'adolescence heureuse qui a vu les filles en ponytail attendre, en rang d'oignon, qu'on les invite à faire 2-3 « stepettes » collées pendant que jouait *Surrender to me*. Si nos (et leurs) souvenirs sont exacts, c'est aussi l'époque où les mêmes garçons terminaient honteusement et solitairement la soirée en se faisant un petit « Dieu-seul-me-voit ». Alors pour la nostalgie, ils peuvent toujours tourner... Ils, ce sont les auteurs de «Tess» ou autres savon.

Pendant plus de trois heures, sur écran géant, dans des tableaux sortis tout droit de Bruegel ou Manet, une magnifique jeune fille vit une passion pour son mari, sans que ce dernier, cocu rétroactif, la délivre de la culpabilité qu'une aventure prémaritale lui a laissée. Mais sa pureté — car c'est de cela qu'il s'agit — ne la laissera pas tergiverser longtemps : sus à l'infâme qui l'a séduite quand elle était à peine pubère. Après 2 heures 1/2 d'hésitation, elle le trucidé allègrement : ça c'est une Amoureuse ! Et quand les gendarmes viendront la chercher, pour la punir de son crime, dans l'œil de celui qui lui aura inspiré un si grand geste (le mari), on verra l'admiration bien légitime et l'estime qu'il lui a rendue. C'est pas beau ça ? Berthe Bernage, Delly, Magali et T. Trilby (au point où nous en sommes), justice vous est enfin faite : Tess, c'est un subtil mélange d'*Un Palais rose à une mansarde*, avec un soupçon du Secret de la luzerne et une larme tirée du *Matin d'un beau jour*.

Pas qu'il nous vienne à l'idée de lui reprocher sa beauté, à l'héroïne. C'est <> le genre d'inégalité sociale auquel même le socialisme ne pourra rien changer », comme dirait ma voisine Nicole, féministe et humoriste de goût. Mais on croyait tout de même que c'en était fini de ces fées, à qui tout arrive sans qu'elles opposent à l'implacable sort autre chose que leur moue, superbe et désolée. En 1981, c'est lassant et ça laisse songeuse sur le progrès des mentalités. Est-ce qu'une fille ne pourrait pas se fâcher, dans un rôle au cinéma, une bonne fois pour toutes, pour autre chose que les doux yeux d'un bellâtre ? On dira que les prisons pour femmes regorgent de cas similaires, pour le peu de meurtres qui y sont punis. À vérifier. Il y a des femmes-pushers, de mauvaises mères, des prostituées qui font ça pour de l'argent, enfin de bonnes et honnêtes natures, quoi. Et vous connaissez les sœurs Papin* ?

Il reste un point obscur et gênant : l'acceptation par nombre de comédiennes de tous ces rôles. On dira : ce sont les conditions du marché du travail, les filles qui travaillent dans les usines vivent les mêmes contradictions, faut bien gagner sa vie. Aux dernières nouvelles, on ne devient pas comédienne parce qu'on a pas pu faire autre chose, pour faire vivre une famille nécessaire ou parce que c'est la seule industrie du patelin. Ces motifs sont plus fréquemment invoqués chez les ouvrières de Cadbury, les vendeuses d'Eaton ou les



commis grade 7 de Bell Canada. À génération et scolarité égales, donc possibilité de connaissance de l'évolution des mouvements sociaux, il y aurait des questions à poser sur la part de responsabilité des actrices qui trouvent bien agréable et gratifiant de se retrouver au sommet des fantasmes et idéaux masculins. Les féministes américaines l'ont bien clairement fait comprendre, quand elles ont manifesté contre le « syndrome de Lolita » tout récemment encore**. Et l'objection qu'il ne se tourne rien d'autre est bien mince. Ou bien il faudra qu'un jour il se tourne autre chose, ou bien les intéressées n'ont pas vu qu'elles avaient le moyen d'exiger qu'on leur offre autre chose : les fallacieux prétextes de l'art et de l'esthétique en prennent pour leur gros rhume, depuis *Caligula* et autres « amusants » fossiles de l'imagination des « créateurs » au cinéma. Peu nombreuses sont les comédiennes*** qui ne se sont pas compromises à jouer le rôle du mouton qui échappe au sort commun. Vous connaissez la fable? Elle est fort justement racontée par Françoise Parturier dans sa « Lettre ouverte aux femmes » ; « On demandait au mouton qui menait tout le troupeau à l'abattoir pourquoi il acceptait d'accomplir ce triste travail. Il répondait, étonné : « Eh bien quoi, les moutons, il y en a qui s'en sortent ! Regardez-moi! »

Cinéphiles de tous les goûts, à bientôt

Chantai Sauriol

*La pièce de théâtre existe. Vous en avez beaucoup entendu parler : Les bonnes de Jean Genêt.

**Magazine Time. 30 mars 1981

***Je pense à Mary Tyler Moore, à Vanessa Redgrave, à Delphine Seyrig et à Pol Pelletier